

Traverse

« *Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.* » À voix haute, tu lis les mots de Camus écrits à l'encre noire sur la couverture de la dernière édition du *Monde* du 23 mars 1993. Tu tournes les pages, premier tour des élections législatives, incendie dans une maison de retraite, attentat dans le Morbihan, crise politique en Russie. Tu reposes le quotidien sur le comptoir. Rien à retenir.

- Votre numéro de Sécurité sociale, monsieur, s'il vous plaît ?

Tu fouilles dans tes poches et tends à l'assistante médicale la carte sur laquelle est inscrit ton numéro d'assuré.

- Merci. Je vous donne d'abord ces papiers à compléter, à signer et à renvoyer à l'adresse mentionnée en haut à gauche, *t'explique-t-elle*. Vous connaissez la procédure, vous serez ensuite en partie remboursé.

Elle gribouille quelque chose, puis, se levant du fauteuil sur lequel elle était installée, dépose deux feuilles sur le comptoir. Tu aperçois son titre sur l'étiquette épinglée à sa blouse blanche « Marianne Leclerc, assistante, AHP ». À quelques années près, elle ressemble à s'y méprendre à Brigitte Bardot. Elle replace une mèche derrière ses oreilles, dépose ses lunettes sur le sommet du crâne et avec son crayon pointe des éléments qu'elle te précise être importants.

- Le compte rendu du professeur Jeannin que vous transmettez à votre médecin traitant et la liste des professionnels de soin recommandés pour la suite de votre accompagnement. Courage, monsieur.

Tu sors de l'hôpital, le corps endolori, le cœur au bord du vide. Elsa, ta femme, t'attend dans la voiture près du jardin des Plantes, à quelques mètres de la Salpêtrière. Avant de la rejoindre, tu voudrais marcher seul et digérer l'heure qui s'est écoulée ici, au bout d'un couloir du deuxième étage, dans ce bureau sans fenêtres et aux murs fatigués.

Tu jettes un œil à ta montre : 11 h 45. Ton rendez-vous a pris fin prématurément, le médecin ne sachant plus que faire de tes silences comme réponses à ses questions.

Pourtant, tu aurais aimé lui dire ce qui te traverse, les pensées indomptables qui s'abreuvent de tes forces et recouvrent ton cœur de ténèbres. Depuis quand ne t'es-tu pas confié ? Tu penses à l'enfant que tu étais, petit Pierre au corps desséché qui, du haut de ses 6 ans, un jour de novembre dans son lit de pensionnaire, s'est promis de ne plus jamais pleurer.

Tu avances à petits pas sur le boulevard de l'Hôpital. Le soleil réchauffe ton visage, creusé de nuits sans sommeil. Autour de toi, le monde s'affaire. Des enfants chantent à tue-tête et effraient les pigeons. Les mères, à leurs trousseaux, les grondent gentiment.

Tu te mêles à la foule, anonyme et sans repères, en ce premier mardi du printemps.

Dans un mouvement, tu lèves les yeux au ciel. La tête te tourne. Ébloui, tu fermes les paupières.

Le trottoir vibre alors sous tes pieds.

- Tout va bien, monsieur ?

Ça tangué comme lorsque, sur ton Hobie Cat avec ton petit frère, tu prenais la mer chaque été.

- Monsieur, vous avez besoin d'aide ?

Tu voudrais redresser la barre, hisser les voiles et tenir bien haut le vent. Tu y es presque, là-bas, au pays de ton enfance, dos à la dune du Pilat, l'espoir tourné vers l'océan. Tu les sens les embruns, l'odeur des pins et de ta peau salée. Tu flottes au-dessus des marées agitées.

- Monsieur, vous m'entendez ?

Les tremblements remontent à tes jambes, percutent tes épaules et brusquent ta mâchoire.

- Attention, monsieur, vous allez tomber !

Un homme t'attrape par le bras et te redresse. Il ressemble à ton père, robuste, la peau tannée. Une barbe et des cheveux gris, les traits du front froissés et ses yeux semblables au premier ciel d'été. Tu lui souris, tirant sur ton pantalon en velours côtelé pour ramener tes jambes sous ton buste et reprendre appui sur tes pieds.

- Merci. Ce n'est qu'un vertige.

Si tu pouvais, tu le retiendrais. Peut-être même que tu l'embrasserais. C'est ce que tu aurais dû faire avec ton père les dernières années, avant qu'il s'éteigne pour l'éternité.

- Vous ne devriez pas boire si tôt le matin, monsieur, vous savez.

Hébété, tu le regardes s'éloigner. Il faudra t'habituer aux commentaires indéliçats et déplacés. À ceux qui ne savent pas et que tu ne voudras pas tenir informés.

Tu t'adosses au mur d'un immeuble haussmannien, incapable de savoir si tu pourras aller plus loin, rejoindre la Seine et y noyer tes peurs, couler le rapace qui broie progressivement tes fondations intérieures. Tu reprends ton souffle, éponges avec un mouchoir en coton la sueur qui perle sur ton front, et plisses les yeux pour vérifier que tu as encore le temps d'atteindre l'eau qui coule sous les ponts.

11 h 50.

Un pas en avant. Dix mètres jusqu'au passage piéton.

Tu t'impatientes des feux de signalisation qui interdisent encore à passer de l'autre côté de la rue. Tu grommèles.

« *Vite avant que ça ne recommence. Vert. Vite.* »

Enfin tu traverses, la respiration haletante. La chute n'est jamais loin, tu le sais. En toi résonne encore l'écho du corps qui tombe à terre, le tien. L'hiver dernier, les premiers déséquilibres

sont apparus. Chez tes amis, au bureau ou au restaurant, tu cachais un pied recroquevillé, une jambe désarticulée, une main qui, d'un coup, pouvait tout lâcher.

Ta douleur, tu la taisais.

Impossible d'admettre que ton corps de nageur, si solide jusqu'à présent, se dérobait.

Sur qui les autres, ceux dont tu prends soin chaque jour : ta famille, tes amis, pourraient alors se reposer ? Partout, en toutes circonstances, tu es le maître des responsabilités. Que diraient-ils s'ils te voyaient là, le corps chancelant presque ivre, te démenant pour atteindre l'autre rive ?

La semaine passée, tu n'as rien pu dissimuler. Pour ton travail, tu t'es rendu dans l'une des piscines de ta circonscription. Tu y as mené des entretiens avec tes collègues, d'anciens nageurs que tu as entraînés par le passé. Tu t'es efforcé de rester assis des heures sur une chaise d'écolier, derrière une table trop basse pour ton corps malmené. Mais rapidement, n'en pouvant plus d'être coincé dans une salle imbibée de chlore et d'humidité, tu as proposé de poursuivre les échanges avec une balade autour du grand bassin. C'était agréable de poser tes pieds nus sur les dalles carrelées. Ça t'a rappelé les premières années de compétition, en rythme avec les copains. Chacun dans sa ligne. Trois, deux, un... partez ! À côté du plongoir, tu as sauté. Parti trop tôt, avant les coups de sifflet. Tu ne l'as pas vu venir celle-là. Tes membres ont fondu sur le sol sous les yeux interloqués de tes amis. Tu t'es senti humilié, ventre contre terre, à moitié trempé.

« *Qui fait le ménage ici ? Faut pas laisser de javel traîner, vous allez avoir des ennuis* », as-tu tenté. Les autres t'ont souri et n'ont rien dit. Qu'auraient-ils pu faire d'autre ?

Tu capitules au croisement de la rue Nicolas-Houel. Tu n'iras pas au-delà sans aide.

Il te faut maintenant garder une béquille avec toi et, peut-être, un jour, te déplacer en fauteuil roulant. C'est ce que ton père a fait et il semblait heureux d'observer le monde sous un nouvel angle, assis à la moitié de son corps. Et puis, finalement, l'important, ce n'est pas de marcher mais encore de nager. Tu sais que tu pourras car ton père, lui, n'a jamais arrêté.

Tu t'assois sur un banc.

12 heures.

Elsa s'inquiète de ne pas te retrouver aux portes de la Salpêtrière. Elle regrette de ne pas t'avoir accompagné à ce rendez-vous, mais tout est trop dur pour elle. Elle ne peut plus te porter, plus te rattraper. Conduire dans Paris lui est insurmontable alors elle te laisse encore gérer, mais il faudra bien qu'elle prenne le relai, car, aujourd'hui, sur la route, au rond-point de Fontainebleau, tu as perdu les pédales. Tu ne pouvais plus t'arrêter.

Arrivée aux portes de l'hôpital, elle t'aperçoit quelques mètres plus loin, tes papiers à la main. Elle court à ta rencontre.

- Pierre, mon chéri. Tu m'attends depuis longtemps ?

Tu plies les feuilles en quatre et les ranges dans ton portefeuille.

- Je profitais simplement des premiers soleils et de l'effervescence parisienne.

Elsa t'embrasse et s'assoit à tes côtés. Elle te demande comment ton rendez-vous s'est déroulé. Tu lui racontes la part maigre de vos échanges. Pas les doutes, les bégaiements et les silences.

- Des questions de routine. Le professeur m'a interrogé sur nos habitudes, notre alimentation et notre hygiène de vie.
- Qu'a-t-il pensé de tes radios ? Tes analyses de sang sont-elles bonnes ?

Qu'avait raconté ton père à ta mère lorsqu'il était tombé pour la première fois ? C'était à Arcachon, au lever du jour en été. Ta sœur et toi accompagniez ton père s'entraîner une heure dans les vagues. Vous aimiez ce créneau qui vous était exclusivement réservé. Sa serviette sous le bras, il avait subitement trébuché entre tes jambes et s'était cogné les genoux sur le bitume. Pendant que ta sœur l'aidait à se relever et à reprendre ses esprits, tu avais regardé partout autour de lui, mais rien ne pouvait avoir nui à son chemin. Pas une marche, pas un trou, pas un caillou. Rien d'autre que le vide.

Le mal qui le rongait, en a-t-il un jour parlé ?

- Ils ne savent pas. C'est encore trop tôt pour se prononcer.

Elsa ne comprend pas. Le médecin avait pourtant bien dit qu'aujourd'hui ils sauraient.

- Le professeur ne t'a rien prescrit ? Au moins quelque chose pour te soulager ? Et l'opération qui était envisagée pendant un temps, vous en avez parlé ?

Tu penses à moi, hier, en bas de l'escalier. Du deuxième étage de la maison, tu as dévalé quelques marches sans personne pour te rattraper. Tu as été tant secoué que tu as juré tout ce que tu pouvais. Tu t'en moquais de tomber, mais ce que tu ne voulais pas, c'était que j'en sois témoin.

- Rien.

Tu embrasses Elsa, serres fort dans ton poing ton portefeuille que tu ne quitteras plus.

Même la nuit, jusqu'à la fin, tu le glisseras sous ton oreiller. Personne ne l'ouvrira jamais jusqu'à moi, vingt-cinq ans plus tard, presque par hasard.

La maladie de Charcot, Papa, tu la connaissais. Elle était inscrite en toutes lettres sur la consultation que tu as reçue le 23 mars 1993. Elle a brisé ton corps, t'a contraint à l'isolement et, progressivement, t'a fait prisonnier d'un grand silence. Tu savais ta fin, mais tu as préféré éloigner son nom des nôtres. Face à la mort, tu as choisi la vie. Et depuis, la tienne bat chaque jour en moi.